

---

# IT'S ONLY ROCK 'N' ROLL

---

## (BUT I LIKE IT)

---

J'ai quitté - en écriture<sup>1</sup> - l'œuvre de Marc Rebollo en 2000 avec Glycérol et Éthanol. À ce moment il peignait des molécules, l'image de la molécule utilisée pour exécuter le tableau avec, par-dessus ou par-dessous, le nom de la molécule représentée dans une peinture brillante et sans affect où la mise en abyme produisait une littéralité distanciée - à l'époque je l'avais comparé aux avant-gardes russes et à Ed Ruscha. Puis il y eut d'autres séries, des formes pixellisées, des patchworks ou trames avec écritures - presque toujours avec écritures -, des lettres coulantes, des logotypes ludiques, des collages de cartes postales sous des damiers multicolores et l'abandon de la laque pour la gouache et l'acrylique avec le retour d'effets de surfaces - j'écris retour car les effets de surface étaient déjà présents dans la peinture à l'huile du début des années 1990 et l'écœurement devant une certaine rhétorique trop matiériste et expressionniste l'avait amené, ensuite, à plus de retenue. Et il faut que j'aborde tout cela, quatorze ans de peinture en quelques pages... J'y renonce, évidemment. Enfin, pas totalement. Je m'en tiendrai à quelques questions et remarques.

Question n° 1 : Pourquoi une telle obsession de la lettre et de l'inscription chez l'artiste ?

Question n° 2 : Pourquoi les inscriptions sont-elles toujours en anglais et que nous disent les titres des peintures ?

Question n° 3 : Que viennent faire le rock et la pop dans cette histoire picturale ?

Je m'en tiendrai à cela non pour le plaisir de réduire la complexité de la pratique à quelques éléments finalement assez évidents, mais parce qu'il faut bien attaquer quelque part, même, et surtout, avec un pied-de-biche et que je n'ai pas l'espace pour faire le tour du propriétaire. Notez, avant de continuer, que l'on peut intervertir l'ordre des questions et aller du général au particulier ou du particulier vers le général. Peu importe comme il y a bien un tout en face de nous - les œuvres - et que toutes ses questions s'y imbriquent naturellement.

---

## RÉPONSE N° 1

---

L'inscription chez Marc Rebollo est, sans doute, d'origine pop, mais, plus encore, vient du slogan - comme les influences sont toujours multiples. L'inscription sur les peintures est de la même nature qu'un slogan - et non un logo. La peinture de Marc Rebollo est une peinture qui inclut le réel qui se trouve tout autour de l'artiste et, notamment, à l'image des avant-gardes, le monde de la lettre plastique qui nous environne - tout comme un Delaunay. Le slogan est omniprésent - il suffira de s'en remémorer quelques-uns parmi les plus vulgaires du monde publicitaire. Le slogan

---

<sup>1</sup> Éric Suchère, « Marc Rébollo : notes sur glycérol et éthanol », dans *Marc Rebollo*, Juvisy-sur-Orge, Espace d'Art Contemporain Camille Lambert, 2000.

est le mode majeur - et même « No Logo » de Naomi Klein peut devenir un slogan identitaire. Ce qu'ont compris Ben, Claude Lévêque, Claire Fontaine ou Adel Abdessemed.

En reprenant ce que l'on trouve sur le sujet dans Wikipédia - il faut être de son temps -, un slogan fait « appel davantage à l'affect et au cadrage mental qu'à l'intellect » et un slogan doit être « poétique (ce qui n'exclut pas une certaine brutalité) ; drôle ; reconnaissable et résistant aux déformations dans un contexte bruyant ; assez court pour être facile et agréable à répéter sans cesse, même en criant, et éventuellement à écrire ; remarquable par sa forme graphique. » Je vois là toute une définition possible de la peinture de Marc Rebollo.

Les slogans de Marc Rebollo sont apparemment tout aussi vides de sens que ceux des artistes que je viens de citer, sauf que lui ne revendique pas le politique, mais le plastique - qui est fantastique comme tout le monde le sait. Les slogans de Marc Rebollo sont, comme les bouteilles de Morandi ou les pommes de Cézanne, un moyen pour vérifier « en peinture », un sujet pour parler de la peinture. Ou : « Choose your title », « Beautiful, soft and gorgeous », « Hard silver and extra heavy », « Never die » n'ont pas d'autre sens que pictural et ne sont en rien des injonctions morales ou politiques - on s'en doute, j'espère. J'ose : Marc Rebollo est un peintre formel. Son mode est celui des formes - même si ces formes peuvent nous renvoyer au monde dans lequel nous sommes et à sa vacuité et, donc, parler quand même, incidemment, du politique.

## RÉPONSE N° 2

---

On l'a remarqué, tout de même que l'anglais était devenu la langue majeure. Oui, certes. Les titres des films - les blockbusters - ne sont même plus traduits et, plus encore, la plupart des merveilleuses expositions d'art contemporain organisées par des curators avisés portent des titres anglais, tout simplement parce que l'économie et le système des échanges l'imposent, certes, mais aussi parce que c'est plus glamour et que nous avons la peur du provincial qui monte à Paris. Et puis « Total recall », même prononcé à la française (total ricol) a plus d'impact sonore que « remémoration totale » - pauvre langue que la notre qui est si peu accentuée.

Dans le cas qui nous concerne, il ne s'agit pas d'un effet de mode - quoique la mode est partout - comme les inscriptions des tableaux de Marc Rebollo viennent souvent de paroles - de « lyrics » - de rock 'n' roll - étant entendu que j'utiliserai ce terme de manière générique pour toutes les musiques populaires anglo-saxonnes qui dérivent du genre historique que ce terme désigne - ou de l'univers musical en général - « standard », « break », « beat », « bridge », « choose your title »... et que l'anglais est la langue naturelle du rock 'n' roll - il n'y a rien à faire, mais le rock en français ne marche pas. Et l'on peut voir s'esquisser, dans cette peinture, tout un réseau de références : « Shiny, shiny boots of leather » renvoyant au Velvet Underground, « Interstellar Overdrive » au Pink Floyd, « Stay on the scene » à James Brown, etc. On peut reconnaître ou non, on en reconnaitra certains plus que d'autres et peu importe, finalement, que « Never die » fasse référence au rock 'n' roll et non à James Bond. « Never die » a un impact, une résonance pour tous ceux qui sont gorgés de références américaines ou anglaises - de James Dean au punk en passant par Neil Young. Il est donc question d'affects - ce qui est le propre du slogan - en

tout cas, dans un premier temps, pour l'artiste, tout comme pour le spectateur. Et dans un deuxième...?

Tout cela, dans un deuxième temps, devient très abstrait et se vide de sens - c'est aussi le propre du slogan - et l'on peut imaginer que l'on puisse répéter « Blowin' in the wind » comme un mantra. « Never die » ne renverra plus au King - entendez Elvis Presley - ou à Johnny Rotten, mais sera juste une formule, une formule de plus. Et c'est, là, il me semble, une des subtilités de la peinture de Marc Rebollo - à la différence de ceux qui nous rappellent en permanence qu'ils sont concernés politiquement par ce qu'ils énoncent. La subtilité est d'osciller en permanence entre l'affect et l'abstrait. Le slogan résonne et se vide de sens en même temps. La peinture interpelle - au sens propre - par le langage (« Hey, hey, hey », slogan utilisé par Marc Rebollo), tout en devenant une abstraction, ce qu'elle est formellement, ce que le langage est formellement, ce que le slogan est formellement.

Ou l'on peut se permettre une autre interprétation : l'anglais est la langue de la distance. C'est une autre langue qui, en tant que telle, permet la distance avec ses affects. Ou, si l'on ne me croit pas, que l'on regarde les titres des peintures. Les titres des peintures sont souvent la répétition de ce qui est inscrit sur la peinture comme si la distance nécessitait, également, la tautologie - ce qu'on lit est ce qu'on lit.

### RÉPONSE N° 3

---

N'empêche que. Il n'est pas aussi sûr que cela qu'il y ait autant de distance de la part de Marc Rebollo dans son utilisation du rock 'n' roll comme champ de référence. Cela est dit ailleurs dans ce livre, mais il faut le répéter : Marc Rebollo a été disquaire - et il s'anime toujours prodigieusement lorsqu'il s'agit de parler de musique où il est d'une rare érudition. Notons, enfin, qu'il est né en 1955. L'artiste fait partie de cette première génération à être née avec le rock, après le rock, à avoir grandi en écoutant presque exclusivement du rock, et à avoir façonné sa culture visuelle à coup de pochettes de disques dont certaines des plus fameuses ont été signées par Andy Warhol (Velvet Underground, Rolling Stones, John Cale...), Richard Hamilton (The Beatles), Peter Blake (The Beatles ou Paul Weller), Richard Mapplethorpe (Television)... et pas besoin d'être un grand critique d'art pour saisir que cette relation privilégiée entre le texte et l'image, entre l'impact d'un titre et la beauté explosive d'une illustration est le propre de la pochette de disque vinyle - le format du CD permet difficilement cet impact. Il suffit de regarder la pochette du premier grand 33 tours de l'histoire du rock : *Elvis Presley* (1956).

On aurait bien sûr tord de limiter l'univers visuel de Marc Rebollo à cette unique référence comme il y a également, ainsi qu'il le rappelle dans l'entretien avec Brigitte Ollier reproduit dans cet ouvrage, Kurt Schwitters, René Magritte, Cy Twombly, Alighiero Boetti, Ed Ruscha, John Giorno, Jean-Michel Basquiat, Walter Swennen, Glenn Ligon... mais le rock est en filigrane souvent

Donc, le rock... j'ai écrit, plus haut, que la peinture de Marc Rebollo n'avait rien à voir avec une quelconque injonction morale et politique, mais si elle fait appel au rock, comment peut-elle l'éviter ? Le rock est une morale et une politique comme on le comprendra en songeant au Summer of Love de 1967, à Woodstock en 1969 ou au punk à la fin des années 1970 - pour s'en tenir à quelques références rapides.

Pendant longtemps rock rimait avec contestation, révolte, jeunesse et contre-culture... Et si le rock était justement, dans la peinture de Rebollo, un peu plus qu'un motif...

Ou, je l'ai écrit plus haut, le slogan fait appel à l'affect et le rock fait appel à l'affect. Un slogan ou le titre d'un morceau ou un bout de « lyric » rock 'n' roll est un condensé d'affects, un affect d'affects, un affect au carré. Je peux regarder les peintures intitulées *Interstellar Overdrive* sans rien savoir du morceau des Pink Floyd d'où provient son titre, mais si je connais la musique du groupe de Syd Barrett, je peux charger la peinture de toute l'atmosphère psychédélique de cette longue improvisation instrumentale - parmi les premières du genre dans ce type de musique et l'on se référera au documentaire de Peter Whitehead, *Tonite Let's All Make Love in London*, où l'on voit des moments des « light shows » que le groupe donnait à Londres en 1967 pour avoir une idée de la chose.

## CODA

---

Alors, dans *Discothèque 1, 2 et 3*, Marc Rebollo rend hommage comme le ferait un collégien ou un lycéen faisant la liste des groupes qu'il aime pendant un cours de math. Le premier tableau est dédié à des groupes punk et post punk anglais (Television Personalities, Wire, Monochrome Set...) et est à lire comme un tableau autobiographique - de la musique de ses vingt ans. Le deuxième est consacré aux musiciens noirs américains (de Al Green à Otis Redding en passant par James Brown). Le troisième aux musiciens blancs américains (de Johnny Cash à Karen Dalton). Avec ses trois œuvres, un peu âpres dans leur surface, d'un trait un peu plus rugueux, à l'atmosphère délibérément moins glacée, Marc Rebollo réduit la distance, dessine des œuvres moins formelles, charge la peinture... sauf qu'il n'est pas sûr que la superposition des noms de Phil Ochs, Tim Hardin et de Dan Hicks and the Hot Licks produise quelque chose dans l'esprit du spectateur. On en déduira, alors, que cette peinture deviendra, pour ce dernier, extrêmement formelle et c'est, sans doute, son but. L'arbre généalogique, le tableau liste est une forme comme une autre que Marc Rebollo explore. Avec ces trois tableaux, il se situe entre Jean-Michel Basquiat - pour la liste -, Julian Schnabel - pour la surface - et Peter Halley - pour l'utilisation de modèles propres à l'univers de la communication. Bref, il prend ses distances dans des modèles multiples définissant des lectures contradictoires - mais n'est-ce pas le propre des œuvres d'art de permettre ces lectures contradictoires ? Avec ses tableaux, Marc Rebollo nous montre qu'il est un peintre formel d'affects.

Éric Suchère